

Comptoir littéraire



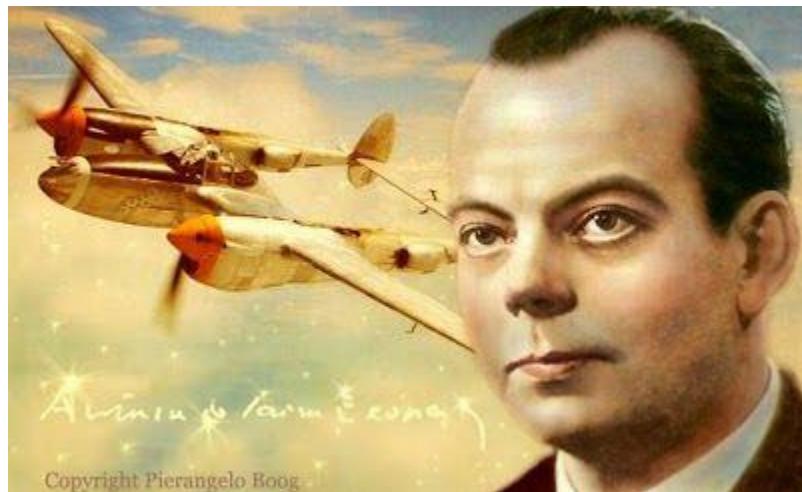
www.comptoirlitteraire.com

présente

“Vol de nuit”

(1931)

Roman (170 pages) d'Antoine de SAINT-EXUPÉRY



On trouve d'abord un résumé

puis un commentaire (page 5).

RÉSUMÉ

I

«Le pilote Fabien ramenait de l'extrême Sud, vers Buenos Aires, le courrier de Patagonie». Après une escale à San Juan, il décida de continuer malgré la menace d'orages, et commença à voler dans la nuit, en étant sensible aux «appels de lumière» lancés par les maisons au sol.

II

On apprend qu'il y avait «trois avions postaux» revenant «de la Patagonie, du Chili et du Paraguay [...] vers Buenos Aires», attendus «vers minuit» par Rivière qui, «responsable du réseau entier», était soucieux de pouvoir faire partir «le courrier d'Europe». Le «vieux lutteur» se sentait las, aspirait à une «paix bienheureuse», constatait que lui et «un vieux contremaître» n'avaient pas eu de temps à consacrer à l'amour.

III

Arriva l'avion du Chili dont le pilote, Pellerin, tarda à descendre, encore sous le coup de sa traversée de la Cordillère des Andes en hiver où il avait senti la colère qui «suintait des pierres et de la neige», s'était cru «perdu», mais s'était «débattu, avec rage».

IV

Pellerin venait de connaître «la misère» de son métier. Mais Rivière apprécia qu'il en parle «simplement comme un forgeron de son enclume» ; qu'il décrive calmement ce vol «étrange», soumis à «un cyclone du Pacifique». Il en parlait aussi à «l'inspecteur Robineau» qui, «empêtré dans sa dignité», se jetait «sur les défaillances humaines» en appliquant «le règlement», car Rivière était «un chef si fort qu'il ne craignait pas d'être injuste», un chef pour qui «l'homme était une cire vierge qu'il fallait pétrir», qui poussait les pilotes «vers une vie forte qui entraîne des souffrances et des joies, mais qui seule compte».

V

«En face de Pellerin», Robineau «pour la première fois admirait», d'autant plus qu'il venait de montrer «une ignorance que rien n'excuse» ; qu'il «doutait de son rôle» ; qu'il souffrait «d'un gênant eczéma» ; qu'il avait, en France, «une maîtresse».

VI

Rivière, s'il était de «petite taille», impressionnait le personnel du bureau où, «veilleur de nuit qui veillait sur la moitié du monde», il apprit que «le courrier de Patagonie progressait vite», ce qui calma son «inquiétude d'un avion en vol», «d'un courrier jeté en flèche vers les obstacles de la nuit». Robineau fit à Pellerin «l'humble confession de ses besoins, de ses tendresses, de ses regrets». Mais il fut appelé par Rivière qui lui fit part de sa fierté d'un «réseau qui a coûté beaucoup d'hommes, de jeunes hommes», mais sans «aucun apitoiement» ; qui, conscient du fait que, «chaque nuit, une action se nouait dans le ciel comme un drame», lui signifia qu'il devait rester dans son «rôle» («Votre faiblesse est ridicule»), l'obligea à infliger à Pellerin une «sanction», lui conseilla : «Aimez ceux que vous commandez. Mais sans le leur dire.» Rivière fut déçu par la perte de temps subie par un avion.

VII

«Le radio navigant du courrier de Patagonie» s'inquiéta en voyant «des nuages lourds», pensa que l'avion allait se heurter «à l'épaisseur de la nuit». Mais «il n'osa pas déranger le pilote» qui, par «ces épaules toujours immobiles», lui donnait une impression de «puissance ramassée» ; dont il se disait qu'il «était responsable».

VIII

Rivière était en proie à un «malaise», car, «responsable d'un ciel entier», il se sentait «solitaire» tout en sachant «la richesse d'une telle solitude», s'identifiant aux «gardiens de phares». Mais «le silence des bureaux lui plut». Il n'y avait qu'un «secrétaire de garde» qui veillait sur «le vol de nuit» pour assister le pilote dans l'obscurité ; qui répondait de temps en temps à des coups de téléphone dont la plupart n'avaient «rien d'important» à signaler, sauf que «le temps est orageux».

IX

«Rivière ressentit cette vive douleur au côté droit» contre laquelle, âgé de cinquante ans, il se révoltait. Il signa des demandes de sanctions à l'égard d'employés, tout en se demandant : «Suis-je juste ou injuste?» alors qu'il lui fallait éviter qu'un vol de nuit soit «chaque fois une chance de mort». Il se souvint d'un «vieux ouvrier» qui avait «vingt ans d'aviation», qui avait «fait le montage du premier avion d'Argentine» ; mais qu'il avait congédié, pensant : «Les hommes sont de pauvres choses» tandis que «les événements prennent le dessus» - «Je ne sais pas l'exacte valeur de la vie humaine, ni de la justice, ni du chagrin.» - «On se débrouille comme on peut avec la vie.» - «Si je ne secoue pas mes hommes, la nuit toujours les inquiétera.»

X

Fut «réveillée par le téléphone» la femme du pilote du courrier d'Europe, qui se dit : «Cet homme, au milieu de ces millions d'hommes, était préparé seul pour cet étrange sacrifice», échappant alors à la douceur qu'elle lui prodiguait. Il se leva, se soucia aussitôt du temps qu'il faisait, étant prêt à la «conquête» de «ces plaines, ces villes, ces montagnes», s'habillant des «étoffes les plus rudes», des «cuirs les plus lourds», tandis qu'elle l'admirait.

XI

À ce pilote, Rivière reproche d'avoir eu peur lors d'un vol précédent où il ne voyait «plus rien», où il avait cru que son moteur vibrait. Il le laisse partir, se disant : «C'est le plus courageux de mes hommes.» - «Pour se faire aimer, il suffit de plaindre.» - «Il faut que je forge les hommes» pour les sauver «de la peur». Il se sentait lié à eux par «une silencieuse fraternité». Il avait lutté contre «les cercles officiels» pour imposer «les services réguliers» la nuit afin de ne pas perdre «l'avance gagnée, pendant le jour, sur les chemins de fer et les navires», pensant que «c'est la pente naturelle des événements», que «ce qui est vivant bouscule tout pour vivre» ; et qu'«il l'avait emporté» parce qu'«il pesait dans la bonne direction».

XII

«Le courrier de Patagonie abordait l'orage, et Fabien renonçait à le contourner», considérant qu'«il s'agissait d'un orage local» à traverser «à la boussole» ; qu'«il s'agissait de vivre vingt minutes à peine dans ce béton noir», se sentant, dans la carlingue, dans «une sécurité trompeuse». Mais, en poursuivant «sa veille terrible», il devina l'approche d'un «cyclone», fut agacé par les questions de l'opérateur radio qui lui faisait part des messages inquiétants envoyés par les stations au sol ; il lui fit communiquer à Buenos Aires : «Sommes bouchés de tous les côtés, tempête se développe sur mille

kilomètres, ne voyons plus rien. Que devons-nous faire?» Et «l'essence manquerait dans une heure quarante.»

XIII

Le courrier de Patagonie étant «en difficulté», Rivière craignait qu'«un désastre» affaiblisse sa «position morale» face à «ses adversaires», tout en pensant : «Les échecs fortifient les forts.» Il apprit que toutes les «escales Sud signalaient le même silence de l'avion» et «subissaient déjà le cyclone». Il était «écrasé peu à peu par ce démenti naturel». «Chaque message menaçait le courrier.»

XIV

«La femme de Fabien téléphona». «La nuit de chaque retour elle calculait la route du courrier de Patagonie.» Ce soir-là, elle demanda : «Fabien a-t-il atterri?». On lui répondit qu'il était «très retardé par le mauvais temps» ; que «ses messages ne s'entendent pas». Elle exigea de «parler au Directeur». Si, pour Rivière, «les éléments affectifs du drame commençaient à se montrer», il accepta la communication ; mais «tout de suite il sut qu'il ne pourrait pas lui répondre», car, à «une petite détresse particulière», s'opposait «l'action», «un autre sens de la vie» ; et «ni l'action, ni le bonheur individuel n'admettent le partage». Il se disait qu'elle «exigeait son bien et elle avait raison. Et lui aussi, Rivière, avait raison.» Il se souvint avoir vu «un blessé, auprès d'un pont en construction», de la question qu'il s'était alors posée : «Ce pont vaut-il le prix d'un visage écrasé?», de l'incertitude sur laquelle il restait : «Si la vie humaine n'a pas de prix, nous agissons toujours comme si quelque chose dépassait, en valeur, la vie humaine... Mais quoi?» Il admettait qu'il brisait des «bonheurs individuels» qu'il devait pourtant protéger, et il avait «l'obscur sentiment d'un devoir plus grand que celui d'aimer», se comparant au «conducteur de peuples d'autrefois contrignant ses foules à tirer un temple sur la montagne.»

XV

Le radio lui indiquant qu'il ne pouvait communiquer avec Buenos Aires, Fabien, irrité contre lui, ne put toutefois lui répondre car il subit «une sorte de houle puissante». Se sentant abandonné, il aurait suivi n'importe quel conseil. Il avait du mal à «dominer l'avion». Perdant de l'altitude, il était prêt à «atterrir n'importe où». Mais il se rendit compte qu'il était au-dessus de la mer, et pensa qu'il était «perdu». Ses mains, d'abord «endormies par l'effort», lui obéirent à nouveau. Et, apercevant «quelques étoiles», il monta vers elles.

XVI

«Il s'élevait peu à peu» et, au-dessus de la tempête, «émergea» dans une «clarté» éblouissante. Il sourit au radio, tout en se disant : «Nous sommes perdus», abandonnés de tous, «condamnés».

XVII

Une «escale de Patagonie» reçut un message envoyé de l'avion : «Bloqués à trois mille huit au-dessus de la tempête», transmis jusqu'à Buenos Aires qui apprit qu'il ne restait à l'avion qu'«une demi-heure» d'essence.

XVIII

Rivière «ne conserve plus d'espoir», se dit qu'on trouverait sur le sol «deux enfants semblant dormir». Il pense à la femme de Fabien qui avait été troublée par «la main miraculeuse» de son époux qui transmet encore à «un poste radio» «le son le plus pur qu'ait jamais formé le désespoir».

XIX

Alors que Robineau, «désarmé», cherchait une solution, Rivière lui disait : «*Il n'y a pas de solution. Il y a des forces en marche : il faut les créer et les solutions suivent.*» La femme de Fabien vint au bureau, sentit «*qu'elle exprimait ici une vérité ennemie*» mais «*si forte*» «*d'amour presque sauvage*» que Rivière eut pour elle «*une pitié profonde*». Elle se retira. Robineau apprit à Rivière qu'elle et Fabien «*étaient mariés depuis six semaines*». Rivière constata que «*la disparition de Fabien*» était déjà enregistrée, et se dit : «*Le but peut-être ne justifie rien, mais l'action délivre de la mort*» contre laquelle il était décidé à lutter.

XX

On perçoit encore un message : «*Descendons. Entrons dans les nuages... rien voir.*» On se demande si «*l'essence est épuisée*», si l'avion peut «*retrouver le sol sans l'emboutir*». Mais «*on ne répond pas*». Au bureau, on évalue : «*Une heure quarante. Dernière limite de l'essence : il est impossible qu'ils volent encore.*» La tristesse se répand. «*Il n'y a plus qu'à attendre le jour*». Rivière se sent délivré par «*la fatalité*», retarde le vol du «*courrier d'Europe suivant*», et émet l'«*interdiction aux pilotes de dépasser dix-neuf cents tours*».

XXI

«*La vie de la Compagnie s'était arrêtée.*» Robineau, qui ne savait que faire, pensa à Rivière, «*éprouvant pour lui une grande pitié*», et entra dans son bureau sans savoir quoi lui dire. Or il l'entendit donner l'ordre de faire «*décoller le courrier d'Europe*», ce qui signifiait qu'«*on ne suspendait pas les vols de nuit*».

XXII

Pour Rivière, «*une fois la route tracée, on ne peut pas ne plus poursuivre.*» Arriva «*le courrier d'Asuncion*». Le courrier d'Europe pouvait donc partir. Les deux pilotes «*parlèrent peu*» de Fabien car «*une grande fraternité les dispensait des phrases.*» Le pilote du courrier d'Europe était comme «*un jeune fauve*», et ne craignait pas la nuit.

XXIII

«*Rivière-le-Grand, Rivière-le-Victorieux*» se dit que, «*s'il avait suspendu un seul départ, la cause des vols de nuit était perdue*». «*La défaite qu'a subie Rivière est peut-être un engagement qui rapproche de la vraie victoire. L'événement compte seul.*»

COMMENTAIRE

Même si Saint-Exupéry fit preuve, dans ce roman, d'une plus grande maîtrise narrative (bien que, utilisant la technique du montage alterné sur laquelle s'appuie le suspense, il aurait pu mieux, en ne créant pas autant de chapitres, mettre en relief l'alternance entre ce qui se passe à Buenos Aires et ce qui se passe dans l'avion venant de Patagonie), ainsi que d'un sens réel du pathétique, sans manquer de lyrisme, il accorda trop de place à l'expression de son mépris des «*petits bourgeois des petites villes*» (IV, VIII, XIV), de «*la foule qui stagnait devant la bouche des cinémas*» (VIII), des «*médiocres*» (VIII) et, surtout, de l'inspecteur Robineau.

Il aurait dû en venir plus tôt à la tragédie à la lecture de laquelle nul lecteur ne doute d'ailleurs du destin fatal qui attend le pilote Fabien, Saint-Exupéry faisant toutefois cette nuance : «*Il n'y a pas de fatalité extérieure. Mais il y a une fatalité intérieure : vient une minute où l'on se découvre vulnérable ; alors les fautes vous attirent comme un vertige.*» (XV), indiquant encore : «*La fatalité délivre l'homme.*» (XX). C'est une tragédie aussi où, avec la protestation de la jeune femme de Fabien,

Simone, on voit s'opposer, comme dans toute tragédie, des valeurs également fondées, des forces également légitimes, ce qui est bien indiqué : elle «*exigeait son bien et elle avait raison. Et lui aussi, Rivière, avait raison.*» (XIV), tout en se disant : «*Si la vie humaine n'a pas de prix, nous agissons toujours comme si quelque chose dépassait, en valeur, la vie humaine... Mais quoi?*» (XIV). En fait, deux conceptions de la vie s'affrontent : celle pour qui priment l'action, la volonté de puissance, et celle pour qui importe surtout le bonheur personnel. Le livre est même une véritable tragédie cornélienne où s'affrontent le devoir et l'amour.

On peut aussi trouver le panache de l'épopée à ce roman qui met en scène une action grandiose ; qui, de surcroît, se déroule la nuit, ce qui contribue à sa dramatisation ; où le vocabulaire guerrier (par exemple au chapitre X) met en évidence le caractère élevé, héroïque et sublime de l'aventure postale aérienne de nuit avec ses risques et ses dangers ; qui se referme, à la dernière phrase, sur Rivière : «*Rivière-le-Grand, Rivière-le-Victorieux, qui porte sa lourde victoire.*»

* * *

Le livre présente un intérêt documentaire. On découvre le monde de l'aviation, avec, tout au long, des mentions précises des avions («*cinq tonnes de métal*»), de la puissance des moteurs («*cinq cents chevaux*», «*trois mille cinq cents tours*» XII), de leurs appareils («*tableau de distribution électrique*», «*cadrans*», «*gyroscope*», «*pompe à huile du type B.6*», «*poste d'écoute T.S.F.*», «*manomètre*», «*compas*»), de leurs «*cadrans*» aux «*chiffres de radium*», de leur maniement, de leur vitesse, de l'altitude atteinte («*mille sept cents mètres*»), de la direction prise (d'où : «*Quarante degrés de correction*»). Surtout, nous sommes à l'époque où, comme il n'y avait ni radioguidage ni radar ni pilotage sans visibilité, les vols étaient très risqués ; où le courage et l'héroïsme se déployèrent le plus admirablement et le plus utilement dans l'aviation commerciale. Nous sommes spécialement à Buenos Aires, en 1929, au moment où "la Compagnie générale aéropostale", malgré les distances, les montagnes (en particulier celles de la Cordillère des Andes) et les tempêtes, ouvrait de nouvelles voies en Amérique du Sud (d'où les mentions des stations entre la Patagonie et Buenos Aires : San Julian, Comodoro Rivadavia, Trelew, Bahia Blanca ; ainsi que celles d'autres parcours : depuis le Chili, depuis le Paraguay et Asuncion, vers le Brésil et l'Europe), et tentait d'assurer un service continu en osant les premiers vols de nuit, risque énorme à l'époque, afin que les avions ne perdent pas la nuit le temps qu'ils avaient gagné le jour sur les trains et les bateaux, pour acheminer un courrier dont on voulait qu'il arrive à destination chaque jour à la même heure. «*C'est pour nous une question de vie ou de mort*» affirmait Rivière, ses pilotes qui risquaient sans cesse leur vie en service commandé devant regarder la mort en face et renoncer à tout ce qui les touchait personnellement. Signalons que Saint-Exupéry a lui-même été à la fois pilote et directeur de "l'Aéropostale d'Argentine", le livre tenant donc aussi de l'autobiographie, du témoignage sur une expérience vécue. Il a éprouvé personnellement, d'une part, les résonances humaines du métier et l'héroïque camaraderie de l'équipe ; d'autre part, les responsabilités et les exigences du chef, la nécessité pour lui de prendre des décisions dans l'immédiat. Tel apparaît, lors de la mort de Fabien, le constat de Rivière devant le bonheur détruit de l'épouse : «*Si la vie humaine n'a pas de prix, nous agissons toujours comme si quelque chose dépassait en valeur, la vie humaine... Mais quoi ?*»

* * *

Le roman est centré sur l'analyse psychologique de Rivière et de Fabien

Rivière est ce directeur de la station de Buenos Aires pour lequel Saint-Exupéry (qui fut lui-même directeur de l'"Aeroposta Argentina") s'inspira de Didier Daurat, qui avait été son propre chef à Toulouse, et auquel, d'ailleurs, il dédia son livre.

Incarnation de l'homme épris d'idéal par son sens du devoir, son exigence, sa dureté, sa sévérité, son intransigeance, c'est un «*vieux lutteur*» âgé de cinquante ans, qui «*s'aperçut qu'il avait peu à peu repoussé vers sa vieillesse, pour "quand il aurait le temps" ce qui fait douce la vie des hommes. Comme si réellement on pouvait avoir le temps un jour, comme si l'on gagnait, à l'extrême de la vie, cette paix bienheureuse que l'on s'imagine. Mais il n'y a pas de paix. Il n'y a peut-être pas de*

victoire.» (II). Cependant, on peut se demander s'il sacrifie son bonheur à «la cause» ou s'il le trouve pas dans l'exercice de sa fonction.

En effet, détenant une autorité absolue, convaincu que seule sa responsabilité de chef est essentielle, ce solitaire animateur de «*la Ligne*» entend la maintenir à tout prix («*Le but, pour Rivière, dominait tout.*»). Pour cela, mêlant exercice de l'autorité et exigence d'absolu, il impose à ses hommes, auxquels il insuffle son énergie, la plus haute rigueur, la froideur du devoir, les poussant au bout d'eux-mêmes pour que le courrier passe.

Comme il lui est «*indifférent de paraître juste ou injuste*», c'est impitoyablement, implacablement, qu'il dénonce les faiblesses et sanctionne les défaillances :

-Il renvoie un mécanicien qui a commis une erreur dans le montage d'un moteur, malgré ses vingt ans de service.

-Il punit un chef d'aéroplace pour n'avoir pas observé les instructions données.

-Il humilie un pilote qui a manqué d'audace, en se disant : «*Je le sauve de la peur. Ce n'est pas lui que j'attaquais, c'est, à travers lui, cette résistance qui paralyse les hommes devant l'inconnu. Si je l'écoute, si je le plains, si je prends au sérieux son aventure, il croira revenir d'un pays de mystère, et c'est du mystère seul que l'on a peur. Il faut que les hommes soient descendus dans ce puits sombre, et en remontent, et disent qu'ils n'ont rien rencontré. Il faut que cet homme descende au cœur le plus intime de la nuit, dans son épaisseur, et sans même cette petite lampe de mineur, qui n'éclaire que les mains ou l'aile, mais écarte d'une largeur d'épaules l'inconnu.*» (XI).

André Gide nota : «Sa sévérité peut, au premier abord, paraître inhumaine, excessive. Mais c'est aux imperfections qu'elle s'applique, non point à l'homme même, que Rivière prétend forger». En effet, il s'emploie à transformer ses hommes malgré eux, à leur communiquer la religion du courrier ; à leur faire acquérir le sens de la responsabilité, le mot «servir», la volonté de servir l'humanité, commençant à apparaître (il dit : «*Il faut que je forge les hommes pour qu'ils servent*») ; à les amener à considérer qu'ils ne s'appartiennent plus, qu'il leur faut sans cesse se dépasser malgré des obstacles dus autant au hasard qu'à l'erreur humaine et qu'il appelle «*le mal*» (congédiant un ouvrier, «*Rivière pensa : "Ce n'est pas lui que j'ai congédié ainsi, brutalement, c'est le mal dont il n'était pas responsable, peut-être, mais qui passait par lui."*») ; à les contraindre à l'exploit, sinon à l'impossible. Il veut donc faire d'eux des héros, tout en les habituant à l'humilité, en les faisant parler de leur métier simplement ; d'où l'image du charpentier face à la planche qu'il envisage avec gravité, avec amour même, qui revint souvent sous la plume de Saint-Exupéry.

D'autre part, il sait que, en travaillant à la même œuvre, au fil des rencontres qui se multiplient au hasard des escales ou des veilles communes, les pilotes cultivent cette valeur très importante qu'est l'amitié ; d'où cette remarque à propos de la communication avec un radiotélégraphiste : «*Un camarade de combat, pensait Rivière. Il ne saura sans doute jamais combien cette veille nous unit*».

Surtout, non content de donner «*une âme à la matière humaine*», il pense que l'être humain ne trouve point sa fin en lui-même, mais doit se subordonner et se sacrifier à «*quelque chose*» qui s'impose au-dessus de la vie individuelle. Quand on lit : «*L'intérêt général est formé des intérêts particuliers*», on peut considérer que pour Saint-Exupéry, comme pour Jean-Jacques Rousseau, la volonté particulière doit se soumettre à la volonté générale, celle-ci étant incarnée par le chef.

Ayant «*l'obscur sentiment d'un devoir, plus grand que celui d'aimer*», face à la femme de Fabien, il constate que les «*éléments affectifs*» du drame l'assailgent. S'il admet que la vérité de l'amour et la vérité du devoir, qui s'opposent, sont aussi valables l'une que l'autre, il n'en pense pas moins que son devoir est d'ignorer l'autre «*monde absolu*», celui du bonheur personnel ; que «*ni l'action, ni le bonheur individuel n'admettent le partage : ils sont en conflit.*» De ce fait, il se convainc de devoir rester insensible, du moins extérieurement, aux sentiments de ceux qu'il commande. La contradiction existant entre la finalité de l'individu et celle du groupe ne lui échappant pas, il s'efforce de la résoudre en faisant naître une mystique de l'action capable de justifier aussi bien les sacrifices qu'un travail sans repos et sans espérance. Son action pour y parvenir consiste d'abord à doter ceux qui sont sous ses ordres d'un tel amour pour leur tâche qu'ils y trouvent le bonheur et le dépassement de leur condition individuelle. Pour lui, interprète de la pensée de l'auteur, l'être humain ne peut vaincre la mort, en ayant une durée au-delà d'elle, que par son œuvre, par sa création, par sa participation à la création commune des êtres humains. Saint-Exupéry le fait même parler d'«*éternité*» de cette création

et d'échange entre l'être mortel et sa création : «*Mais durer, mais créer, échanger son corps périssable...*» On lit aussi : «*Il existe peut-être quelque chose d'autre à sauver, et de plus durable ; peut-être est-ce à sauver cette part de l'homme que Rivière travaille.*»

Cependant, des doutes l'assaillent ; il se demande si l'essor de la Ligne vaut de mettre sans cesse en péril la vie des hommes, leur bonheur et celui de leurs proches. En effet, il n'est pas insensible, et ce n'est pas sans angoisse que lui, qui vit ce que ses hommes vivent, qui ne les envoie pas avec légèreté dans des entreprises dangereuses, les attend, des nuits durant, à l'aérodrome, tout en pensant que ce n'est pas en s'attendrissant sur les dangers qu'ils courrent qu'il les aidera, disant : «*Pour se faire aimer, il suffit de plaindre. Je ne plains guère, ou je le cache.*», conseillant à Robineau : «*Aimez ceux que vous commandez ; mais sans le leur dire.*»

Et il n'est pas sans s'interroger sur la justification de son action, comme on le voit quand il se souvient d'«*un blessé, auprès d'un pont en construction*», de la question qu'il s'était alors posée : «*Ce pont vaut-il le prix d'un visage écrasé?*», de l'incertitude sur laquelle il restait : «*Si la vie humaine n'a pas de prix, nous agissons toujours comme si quelque chose dépassait, en valeur, la vie humaine... Mais quoi? [...] Ces hommes, pensait-il, qui vont peut-être disparaître, auraient pu vivre heureux.*» Il voyait des visages penchés dans le sanctuaire d'or des lampes du soir. «*Au nom de quoi les en ai-je tirés?*» «*Au nom de quoi les a-t-il arrachés au bonheur individuel? La première loi n'est-elle pas de protéger ces bonheurs-là? Mais lui-même les brise. Et pourtant un jour, fatalement, s'évanouissent, comme des mirages, les sanctuaires d'or. La vieillesse et la mort les détruisent, plus impitoyables que lui-même. Il existe peut-être quelque chose d'autre à sauver et de plus durable : peut-être est-ce à sauver cette part-là de l'homme que Rivière travaille? Sinon l'action ne se justifie pas.*» (XIV).

Lui, qui s'étonne : «*Je suis surpris parfois de mon pouvoir*», lorsqu'il réfléchit sur son entreprise, c'est pour admettre : «*Je ne sais si ce que je fais est bon. Je ne sais pas l'exacte valeur de la vie humaine, ni de la justice, ni du chagrin. Je ne sais pas exactement ce que vaut la joie d'un homme. Ni une main qui tremble. Ni la pitié, ni la douceur. La vie se contredit tant, on se débrouille comme on peut avec la vie.*» (IX). Quant à lui, sa façon de «*se débrouiller*», c'est d'aller toujours de l'avant mais avec bien du pragmatisme : «*Dans la vie, il n'y a pas de solutions. Il y a des forces en marche : il faut les créer et les solutions suivent*» (XIX) - «*Quand on lui réclamait des solutions parfaites, qui écarteraient tous les risques : "C'est l'expérience qui dégagera les lois, répondait-il, la connaissance des lois ne précède jamais l'expérience".*» (XI). Il ne lui faut pas moins de courage pour donner ses ordres qu'à ses pilotes pour les exécuter.

À la fin du roman, même s'il a perdu un de ses pilotes, il reste décidé à continuer les vols de nuit : «*La défaite qu'a subie Rivière est peut-être un engagement qui rapproche de la vraie victoire. L'événement compte seul.*» (XXIII).

Là où il est difficile de suivre Saint-Exupéry, c'est quand il attribue à son personnage sa propre exaltation du rôle du chef qu'on allait d'ailleurs découvrir pleinement dans "Citadelle" :

-«*Rivière craignait certains admirateurs. Ils ne comprenaient pas le caractère sacré de l'aventure, et leurs exclamations en faussaient le sens, diminuaient l'homme.*» (IV)

-«*Une phrase lui revint : "Il s'agit de les rendre éternels..." "Où avait-il lu cela? "Ce que vous poursuivez en vous-même meurt." Il revit un temple au dieu du soleil des anciens Incas du Pérou. Ces pierres droites sur la montagne. Que resterait-il, sans elles, d'une civilisation puissante, qui pesait, du poids de ses pierres, sur l'homme d'aujourd'hui, comme un remords? "Au nom de quelle dureté, ou de quel étrange amour, le conducteur de peuples d'autrefois, contraignant ses foules à tirer ce temple sur la montagne, leur imposa-t-il donc de dresser leur éternité?" Rivière revit encore en songe les foules des petites villes, qui tournent le soir autour de leur kiosque à musique : "Cette sorte de bonheur, ce harnais..." pensa-t-il. Le conducteur de peuples d'autrefois, s'il n'eut peut-être pas pitié de la souffrance de l'homme, eut pitié, immensément, de sa mort. Non de sa mort individuelle, mais pitié de l'espèce qu'effacera la mer de sable, Et il menait son peuple dresser au moins des pierres, que n'ensevelirait pas le désert.*» (XIV).

Devant cette excessive célébration du chef, devant ce rigorisme, cette intransigeance, cette dureté, qui peuvent paraître d'une injustice révoltante et scandaleuse, rappelons que Rivière n'était que l'employé d'une compagnie commerciale du XXe siècle qui ne recherchait que le profit dans un plus

rapide acheminement d'un courrier, dont ne dépendait pas le sort de la civilisation, cette mission ne pouvant dépasser en valeur la vie humaine !

Fabien, deuxième héros du livre, est un autre modèle que proposa Saint-Exupéry. Ce pilote du courrier de Patagonie est convaincu que son devoir est de remettre coûte que coûte le courrier à sa destination ; il prend conscience de la grandeur qu'il acquiert en n'étant que le sujet qui :

- admet que lui-même ne compte pas ;
- a le goût du sacrifice, et se sacrifie comme tant d'autres pour que réussisse l'entreprise de Rivière ;
- obéit aveuglément à son supérieur, parce qu'il croit en lui, en la cause qu'il défend ;
- exécute les ordres en courant les risques que comporte le métier qu'il a choisi ;
- se sent lié aux autres pilotes de "l'Aéropostale", «*la Ligne*» étant leur véritable communauté ;
- n'existe que par eux, qui n'ont eux-mêmes de signification qu'à travers elle.

On suit sa profonde méditation au cours du vol de nuit. On constate que, d'abord, le danger du cyclone ne l'effraie pas car, pour l'instant, il n'est qu'une spéculation. D'ailleurs, il n'a pas le loisir d'y réfléchir ; il lui faut très vite affronter la violence de la nature, face à laquelle il n'est plus qu'un jouet. Pris dans le cyclone, il y perd sa lucidité, car, quand le ciel se déchire soudain, apercevant «*comme un appât mortel au fond d'une nasse, quelques étoiles*» et voulant échapper aux ténèbres, c'est en quête de lumière qu'il est incité à monter vers les étoiles («*Leur aimant pâle l'attirait. Il avait peiné si longtemps, à la poursuite d'une lumière, qu'il n'aurait plus lâché la plus confuse. Riche d'une lueur d'auberge, il aurait tourné jusqu'à la mort, autour de ce signe [...]. Et voici qu'il montait vers des champs de lumière.*»), à ne pas résister à la tentation («*Il jugea bien que c'était un piège [...] mais sa faim de lumière était telle qu'il monta [...]. Trop beau, pensait Fabien.*») ; en effet, le piège tient dans ce «*trop*», et le piège est mortel ; d'ailleurs, l'auteur considéra qu'il était devenu «*tout à fait fou*».

Il s'abandonne alors à la beauté d'un spectacle qui le rassure, se demandant toutefois où est sa liberté puisqu'il est soumis aux exigences de son outil, son avion, dont le temps de vol est limité aux quelques heures de carburant contenu dans son réservoir. Cependant, il sait affronter la mort en plein ciel avec une sérénité admirable. Son échec ne diminue en rien la qualité de son renoncement.

Il témoigne donc des vertus auxquelles Saint-Exupéry était attaché et qu'il allait encore développer tout au long de son œuvre.

* * *

À travers ces deux modèles d'homme, entre lesquels il n'y a pas de rapports de maître à esclave, mais d'homme à homme, la liberté consistant pour l'un et l'autre dans leur adhésion totale à une contrainte, apparut le goût de Saint-Exupéry pour :

-L'action qui pousse l'individu à régner sur soi-même. Mais cette action doit être orientée sur un but qu'on s'est fixé hors de soi et où on trouve la justification de son existence, quel que soit le résultat : «*Victoire... défaite... ces mots n'ont point de sens. La vie est au-dessous de ces images et déjà prépare de nouvelles images. Une victoire affaiblit un peuple, une défaite en réveille un autre. La défaite qu'a subie Rivière est peut-être un engagement qui rapproche la vraie victoire. L'événement en marche compte seul.*» (XXIII) - «*Les échecs fortifient les forts. Malheureusement, contre les hommes on joue un jeu où compte si peu le vrai sens des choses. L'on gagne ou l'on perd sur des apparences, on marque des points misérables. Et l'on se trouve ligoté par une apparente défaite.*» (XIII). Saint-Exupéry alla jusqu'à affirmer : «*L'action délivre de la mort.*» (XIX) alors que «*ce que vous poursuivez en vous-même meurt.*» [XIV] ! S'il a délibérément opté pour l'action, c'est qu'il avait la ferme conviction que l'être humain, pour s'affirmer, devait livrer un combat dont l'issue pouvait lui être fatale.

-La célébration de la communauté : Saint-Exupéry rejette le culte de l'individu, car l'égoïsme ne mène qu'à la déchéance, à la dégénérescence, tandis que la communauté permet un dépassement dans une action collective qui a pour but l'amélioration du sort de tous.

-L'acceptation du devoir, avec ce paradoxe souligné par Gide : «*Le bonheur de l'homme n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir*» ; la pleine liberté des êtres consisterait à se soumettre entièrement à une obligation supérieure.

-La tension vers un idéal héroïque, Saint-Exupéry ayant consacré des réflexions austères mais exaltantes à ce problème moral essentiel : au nom de quelle valeur, de quel idéal peut-on demander aux êtres humains de risquer leur vie?

Mais cette éthique ne manque pas de poser des questions : vouloir affirmer la primauté de l'avion sur tous les autres moyens de transport en rapidité et en sécurité ne serait-ce pas contribuer à assouvir l'ambition des constructeurs d'aéroplanes, mettre l'être humain au service d'un progrès purement technique, justifiable en soi, mais limité à un vœu d'expansion dont on ne peut d'ailleurs prouver la nécessité, car, lors de cette première période héroïque, il était fort hasardeux?

* * *

On constate que le style est très varié :

-D'une part, le document sur le monde de l'aviation est donné avec des mots techniques (voir plus haut) et avec sobriété : «*Il lut son altitude : mille sept cents mètres. Il pesa des paumes sur les commandes pour commencer à la réduire. Le moteur vibra très fort et l'avion trembla. Fabien corrigea, au jugé, l'angle de descente, puis, sur la carte, vérifia la hauteur des collines : cinq cents mètres. Pour se conserver une marge, il naviguerait vers sept cents mètres*

-D'autre part, Saint-Exupéry

-se permit des notes d'humour : «*un inspecteur n'est pas créé pour les délices de l'amour*» (IV) - il se jetait «*comme sur son pain quotidien, sur les défaillances humaines*» (IV) - «*un inspecteur se penchait sur l'Atlantide*» (VI) ;

-usa de mots et de constructions recherchés : «*l'inconnaisable peuple nocturne*» (X) - «*Sachez-moi s'il fait toujours beau*» (XII), ou confuses : «*les minutes ne délivrent plus leur lot de plaines*» (VI) - Fabien, «*riche d'une lueur d'auberge aurait tourné jusqu'à la mort, autour de ce signe dont il avait faim*» (XVI) - «*cette égalité devant des ombres*» (XX - ne faudrait-il pas plutôt : «équanimité»?).

-déploya de nombreux effets d'intensité :

-Des hyperboles :

«*Le pilote n'éprouvait en vol, ni vertige ni ivresse, mais le travail mystérieux d'une chair vivante.*» (I) - «*pendant des secondes presque éternelles*» (VIII) - «*Cette vie serrait les hommes dans ses cent mille forteresses*» (X) - Fabien «*se lèverait, jeune dieu, de leur poussière*» (X) - «*Ses larges épaules pesaient déjà contre le ciel*» (X) - «*Il faut que je forge les hommes*» (XI) - «*Ce qui est vivant bouscule tout pour vivre et crée, pour vivre, ses propres lois*» (XI) - «*Il s'agissait de vivre vingt minutes à peine dans ce béton noir.*» (XII) - «*La flamme de l'échappement [était] si pâle que le clair de lune l'eût éteinte, mais, dans ce néant, elle absorbait le monde visible*» (XII) - Fabien «*reprenait [...] sa veille terrible*», attendait d'être délivré «*de ses liens sombres*» (XII) - Rivière est qualifié d'*«éternel voyageur*» (XII) - «*Il voyait des visages penchés dans le sanctuaire d'or des lampes du soir.*» (XIV) - «*Le conducteur de peuples d'autrefois, contraignant ses foules à tirer ce temple sur la montagne, leur imposa donc de dresser leur éternité. [Il eut] pitié de l'espèce qu'effacera la mer de sable.*» (XIV) - Le radio est «*penché sur l'espace dévasté, aux villes ensevelies, aux lumières mortes*» (XV) - Les «*camarades*» de Fabien seraient «*instruits comme des savants*» (XV) - «*Il ne distinguait plus la masse du ciel de celle de la terre, perdu dans une ombre où tout se mêlait, une ombre d'origine des mondes*» (XV) - «*Il sentit les collines rouler vers lui leurs vagues vertigineuses. Il comprenait aussi que toutes les masses du sol, dont la moindre l'eût écrasé, étaient comme arrachées de leur support, déboulonnées, et commençaient à tourner, ivres, autour de lui. Et commençaient, autour de lui, une sorte de danse profonde et qui le serrait de plus en plus.*» (XV) - «*il crut sentir ses mains obéir à l'obscurе puissance de l'image, s'ouvrir lentement, dans l'ombre, pour le livrer.*» (XV) - Fabien se sentant perdu, «*mille bras obscurs l'avaient lâché*» (XVI) - «*La main de Fabien*» s'est «*posée sur une*

poitrine, y a levé le tumulte, comme une main divine», «s'est posée sur un visage, ce qui a changé ce visage. Cette main qui était miraculeuse.» (XVIII) - «Un poste de radio» perçoit «le son le plus pur qu'ait jamais formé le désespoir.» (XVIII) - La femme de Fabien montrait son «amour presque sauvage, tant il était fervent» (XIX) - «Les secondes s'écoulent. Elles s'écoulent vraiment comme du sang. [...] Et voilà que le temps qui s'écoule semble détruire. Comme, en vingt siècles, il touche un temple, fait son chemin dans le granit et répand le temple en poussière, voilà que des siècles d'usure se ramassent dans chaque seconde et menacent un équipage. / Chaque seconde emporte quelque chose. [...] ces hommes demeurent là, comme sur une grève, en face du filet que l'on tire, que l'on tire lentement, et dont on ne sait pas ce qu'il va contenir.» (XX) - «Les messages des escales du Nord [...] éveillaient l'image d'un royaume stérile» (XXI) - «Jamais homme n'avait, à ce point, manqué d'appui» (XXI) - «Robineau préparait des mots de plus en plus ivres de dévouement» (XXI).

-Des comparaisons :

«Le ciel était calme comme un aquarium» (I) - Fabien «était semblable à un conquérant, au soir de ses conquêtes, qui se penche sur les terres de l'empire», qui «avait besoin de déposer les armes» (I) - «La nuit montait, pareille à une fumée sombre» (I) - «L'entrée dans la nuit se fit comme une entrée en rade, lente et belle» (I) - Fabien est «au cœur de la nuit comme un veilleur» (I) - «il a traversé dix orages comme des pays de guerre» (I) - la lumière d'une maison est comme balancée «d'une île déserte, devant la mer» (I) - «Trois pilotes [...] descendraient lentement de leur ciel d'orage ou de paix, comme d'étranges paysans descendant de leurs montagnes» (II) - «la nuit livrait un avion, ainsi qu'une mer, pleine de flux et de reflux, livre à la plage le trésor qu'elle a si longtemps ballotté» (II) - «un vieux contremaître [...] éprouvait, en face de sa vie passée, le tranquille contentement du menuisier qui vient de polir une belle planche» (II) - Pellerin «tenait ce peuple dans ses larges mains, comme des sujets» (III) - «Il bandait ses muscles, telle une bête qui va sauter» (III) - «Ces arêtes, ces pics [...] on les sentait pénétrer, comme des étraves, le vent dur [...] virer et dériver [...] à la façon de navires géants» (III) - «toute la Cordillère [...] semblait fermenter» (III) - «tous les pics [...] s'enflammèrent, comme successivement touchés par quelque invisible coureur» (III) - Pellerin parla de son vol «comme un forgeron de son enclume» (IV) - «il avait eu [...] l'impression de sortir d'une grotte» (IV) - «la base [d'une montagne] roulait sur la plaine ainsi qu'une lave noire» (IV) - «Le règlement, pensait Rivière, est semblable aux rites d'une religion qui semblent absurdes mais façonnent les hommes» (IV) - «L'homme était pour lui une cire vierge qu'il fallait pétrir» (IV) - «La nuit [...] contenait [...] comme une vaste nef, l'Amérique» (VI) - «une action se nouait dans le ciel comme un drame» (VI) - «la nuit lui [Rivière] apparut vide comme un théâtre sans acteur» (VI) - «les lumières des villages, pareilles à celles de vers luisants cachés dans l'herbe» (VII) - «on se heurterait plus loin à l'épaisseur de la nuit comme à un mur» (VII) - «Le vol de nuit durait comme une maladie» (VIII) - «Velours des mains révélé seul dans ce bain rouge de photographe» (VIII) - «les mouvements de l'homme, que la solitude faisait lent comme un nageur entre deux eaux, revenant de l'ombre vers sa lampe, comme un plongeur remonte» (VIII) - Rivière «se sentait, une fois de plus, ligoté comme un vieux lion» (IX) - il constata que se révélait «une grande force obscure, la même qui soulève les forêts vierges» (IX) - la femme de Fabien «admirait cette poitrine nue, bien carénée, elle pensait à un beau navire» (X) - «Il reposait dans ce lit calme, comme dans un port et [...] elle effaçait [...] cette houle, elle apaisait ce lit, comme d'un doigt divin, la mer» (X) - «Elle réparait elle-même le dernier défaut dans l'armure» (X) - Fabien, de la ville, «voyait déjà s'écouler le sable vain de ses lumières» (X) - «Il sacrifiait son altitude comme on joue une fortune» (XII) - «La flamme de l'échappement [était] accrochée au moteur comme un bouquet de feu [...] était tressée drue par le vent, comme la flamme d'une torche.» (XII) - «Fabien pensait à l'aube comme à une plage de sable doré où l'on serait échoué après cette nuit dure» (XII) - «Rivière hésitait, en face de ce rayonnement, comme un prospecteur en face de champs d'or interdits.» (XIII) - il se trouvait «ligoté par une apparence de défaite» (XIII) - la nuit «se gâtait brusquement par plaques, comme la chair d'un fruit lumineux.» (XIII) - «Un jour, fatidiquement, s'évanouissent, comme des mirages, les sanctuaires d'or.» (XIV) - L'avion de Fabien est soulevé par «les remous» d'une sorte de houle puissante» (XV) - Il aurait voulu voir la «tremblante lumière d'une lampe d'auberge presque inutile, mais qui eût prouvé la terre comme un phare» (XV) - il imagine ses «camarades» «à l'abri de lampes belles comme des fleurs» (XV) - de lui et de son radio,

«leur vie s'écoulerait comme une poussière vaine» (XV) - ses mains sont devenues «des baudruches insensibles et molles» (XV) - «les fautes vous attirent comme un vertige» (XV) - «luirent [...] comme un appât mortel au fond d'une nasse, quelques étoiles» (XV) - «Comme une barque qui passe la digue, l'avion entrait dans les eaux réservées. Il était pris dans une part de ciel inconnue et cachée comme la baie des îles bienheureuses» (XVI) - «La tempête [...] tournait vers les astres une face de cristal et de neige» (XVI) - Fabien a l'impression qu'«on avait dénoué ses liens, comme ceux d'un prisonnier qu'on laisse marcher seul, un temps, parmi les fleurs» (XVI) - Il se voit, lui et son radio, «pareils à ces voleurs des villes fabuleuses, murés dans la chambre aux trésors dont ils ne sauront plus sortir. Pami des piergeries glacées, ils errent, infiniment riches, mais condamnés.» (XVI) - «Le message avançait dans la nuit, comme un feu qu'on allume de tour en tour.» (XVI) - «Rivière pense aux trésors ensevelis dans les profondeurs de la nuit comme dans les mers fabuleuses... Ces pommiers de nuit qui attendent le jour avec toutes leurs fleurs.» (XVIII) - À la «femme de Fabien», «l'amour fut prêté, comme un jouet à un enfant pauvre» (XVIII) - L'œuvre de Rivière «était semblable à un voilier en panne, sans vent, sur la mer.» (XIX) - Quand la fin de l'avion est certaine : «Quelque chose d'amer et de fade remonte aux lèvres comme aux fins de voyage.» (XX) - Robineau se conduit «comme le sergent qui rejoint, sous les balles, le général blessé» (XXI) - Les passagers d'un avion «s'appuyaient du front à leur fenêtre, comme à une vitrine pleine de bijoux» (XXII) - Le pilote était «comme un chevrier», «sa bouche s'entrouvrit, et ses dents brillèrent sous la lune comme celles d'un jeune fauve», «un faible rire passait en lui, comme une brise dans un arbre» (XXII) - «Buenos Aires [...] luirait de toutes ses pierres, ainsi qu'un trésor fabuleux» (XXII) - «Le radio, de ses doigts lâchait les derniers télégrammes, comme les notes finales d'une sonate» (XXII) - Le bruit de l'avion est «comme le pas formidable d'une armée en marche dans les étoiles» (XXIII).

-Des métaphores :

Fabien «était le berger des petites villes» (I) - «il sent des lames de fond profondes soulever et descendre l'avion qui respire» (I) - la Cordillère des Andes présente «des manteaux de pierre qui tombent droit» (III) - sa «colère [...] suintait des pierres [...] suintait de la neige» (III) - «Sous cette gangue sourde [le bruit que fait un avion], l'or de l'onde musicale se perdait. Quelle détresse dans le chant mineur d'un courrier jeté en flèche aveugle vers les obstacles de la nuit !» (VI) - «cette nuit [...] portait la vie dans ses flancs» (VI) - «le radio» de Fabien était «entraîné en croupe dans ce galop vers l'incendie» (VII) - «Il faut que des hommes soient descendus dans ce puits sombre [...] sans même cette petite lampe de mineur» (XI) - Fabien fait face à «des forteresses de nuages», à une «offensive insolite» (XII) - Dans le déchaînement du cyclone, Buenos Aires était «une oasis» (XII) - Fabien sent «la nuit qui poussait contre lui, à la vitesse d'un éboulement, son torrent noir» (XV) - «La masse de l'avion était prise d'un tremblement comme de colère» (XV) - Fabien «s'élevait peu à peu, en spirale, dans le puits qui s'était ouvert [...] les nuages perdaient, à mesure qu'il montait, leur boue d'ombre, ils passaient contre lui, comme des vagues de plus en plus pures et blanches» (XVI) - «Fabien pensait avoir gagné des limbes étranges» (XVI) - «la lumière [...] se dégageait [...] de ces provisions blanches» (XVI) - Les deux aviateurs tombé sur la terre seront «deux enfants semblant dormir» (XVIII) - Robineau est intimidé par Rivière, «le lion, même abattu» (XXI)

-De fortes évocations de la nature :

«Les collines, sous l'avion, creusaient déjà leur sillage d'ombre dans l'or du soir» (I) - «Il franchissait, paisible, la Cordillère des Andes. Les neiges de l'hiver pesaient sur elle de toute leur paix. Les neiges de l'hiver avaient fait la paix dans cette masse, comme les siècles dans les châteaux morts. Sur deux cents kilomètres d'épaisseur, plus un homme, plus un souffle de vie, plus un effort. Mais des arrêtes verticales, qu'à six mille [sic] d'altitude on frôle, mais des manteaux de pierre qui tombent droit, mais une formidable tranquillité. [...] Puis tout s'était aiguisé. Ces arrêtes, ces pics, tout devenait aigu : on les sentait pénétrer, comme des étraves, le vent dur. [...] elles virraient et dérivaient autour de lui, à la façon de navires géants qui s'installent pour le combat. Et puis il y eut, mêlée à l'air, une poussière : elle montait, flottant doucement, comme un voile, le long des neiges [...] toute la Cordillère, en arrière, semblait fermenter [...] D'un pic, à l'avant, jaillit la neige : un volcan de neige. Puis d'un second pic, un peu à droite. Et tous les pics, ainsi, l'un après l'autre s'enflammèrent, comme

successivement touchés par quelque invisible courre. C'est alors qu'avec les premiers remous de l'air les montagnes autour du pilote oscillèrent.» (III) - «Des nuages lourds éteignaient les étoiles» (VII) - «Les montagnes du Brésil, bien découpées sur le rayonnement du ciel, plongeaient droit dans les remous d'argent de la mer, leur chevelure serrée de forêts noires. Ces forêts sur lesquelles pleuvent inlassablement, sans les colorer, les rayons de lune. Et noires aussi comme des épaves en mer, les îles. Et cette lune, sur toute la route, inépuisable : une fontaine de lumière.» (XIII) - «Parfois la lune se promenait comme un berger.» (XIV).

-Ce tableau du monde des humains : «Et maintenant, au cœur de la nuit, comme un veilleur, il découvre que la nuit montre l'homme : ces appels, ces lumières, cette inquiétude, cette simple étoile dans l'ombre, l'isolement d'une maison. L'une s'éteint : c'est une maison qui se ferme sur son amour. Ou sur son ennui. C'est une maison qui cesse de faire son signal au reste du monde. Ils ne savent pas ce qu'ils espèrent ces paysans accoudés à la table devant leur lampe : ils ne savent pas que leur désir porte si loin, dans la grande nuit qui les enferme. Mais Fabien le découvre quand il vient de mille kilomètres et sent des lames de fond profondes soulever et descendre l'avion qui respire, quand il traverse dix orages, comme des pays de guerre, et, entre eux, des clairières de lune, et quand il gagne ces lumières, l'une après l'autre, avec le sentiment de vaincre. Ces hommes croient que leur lampe luit pour l'humble table, mais à quatre-vingt kilomètres d'eux, on est déjà touché par l'appel de cette lumière, comme s'ils la balançaient désespérés, d'une île déserte, devant la mer.» (I).

* * *

Le roman, qui est peut-être l'œuvre la plus accomplie de Saint-Exupéry, parut le 19 septembre 1931 aux "Éditions Gallimard", avec une préface d'André Gide où il écrivit particulièrement : «Le héros de "Vol de Nuit", non déshumanisé, certes, s'élève à une vertu surhumaine. Je crois que ce qui me plaît surtout dans ce récit frémissant, c'est sa noblesse. Les faiblesses, les abandons, les déchéances de l'homme, nous les connaissons de reste et la littérature de nos jours n'est que trop habile à les dénoncer; mais ce surpassement de soi qu'obtient la volonté tendue, c'est là ce que nous avons surtout besoin qu'on nous montre. / Plus étonnante encore que la figure de l'aviateur, m'apparaît celle de Rivière, son chef. Celui-ci n'agit pas lui-même : il fait agir, insuffle à ses pilotes sa vertu, exige d'eux le maximum, et les constraint à la prouesse. Son implacable décision ne tolère pas la faiblesse, et, par lui, la moindre défaillance est punie. [...] On sent, à travers cette peinture, toute l'admiration de l'auteur. Je lui sais gré particulièrement d'éclairer cette vérité paradoxale, pour moi d'une importance psychologique considérable : que le bonheur de l'homme n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir. Chacun des personnages de ce livre est ardemment, totalement dévoué à ce qu'il doit faire, à cette tâche périlleuse dans le seul accomplissement de laquelle il trouvera le repos du bonheur. Et l'on entrevoit bien que Rivière n'est nullement insensible (rien de plus émouvant que le récit de la visite qu'il reçoit de la femme du disparu) et qu'il ne lui faut pas moins de courage pour donner ses ordres qu'à ses pilotes pour les exécuter. [...] C'est aussi que le sentiment du devoir domine Rivière [...] Que l'homme ne trouve point sa fin en lui-même, mais se subordonne et sacrifie à je ne sais quoi, qui le domine et vit de lui. [...] N'est-ce pas dans l'aviation que nous voyons se déployer le plus admirablement et le plus utilement le courage? Ce qui serait témérité, cesse de l'être dans un service commandé. Le pilote, qui risque sans cesse sa vie, a quelque droit de sourire à l'idée que nous nous faisons d'ordinaire du "courage". [...] Tout ce que Saint-Exupéry raconte, il en parle "en connaissance de cause". Le personnel affrontement d'un fréquent péril donne à son livre une saveur authentique et inimitable. [...] Ce récit, dont j'admire aussi bien la valeur littéraire, a d'autre part la valeur d'un document, et ces deux qualités, si inespérément unies donnent à "Vol de Nuit" son exceptionnelle importance.»

La même année, le roman obtint le prix Femina, ce qui suscita de l'animosité à l'égard de son auteur dans le milieu des écrivains, et d'autant plus qu'il obtint un succès considérable.

Il a été traduit en de nombreuses langues, et on en a vendu 6 millions d'exemplaires dans le monde.

En 1933, il fut adapté au cinéma dans “*Night flight*”, film états-unien réalisé par Clarence Brown, avec John Barrymore, Helen Hayes et Clark Gable.

Le 18 mai 1940 fut représenté à Florence “*Volo di notte*”, opéra en un acte du compositeur italien Luigi Dallapiccola qui avait lui-même écrit le livret.

En 1953, “*Vol de nuit*” fut l’un des premiers romans à être réédités dans la collection “Le livre de poche”, où il porte le n°3.

La même année parut “*Vol de nuit*”, dossier réalisé par Lucien Giraudo, et lecture d’images par Isabelle Varlooteaux

En 2011 parut une bande dessinée de Bernard Puchulu.

En 2017, parut “*Vol de Nuit, édition critique*” par Monique Gosselin-Noat.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l’ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com